

the, que je confie mon enfant ; tu l'aimeras, j'en suis convaincue. Quand elle aura quinze ans, afin qu'elle reçoive l'éducation qui convient à sa naissance, tu la conduiras à Paris chez sa marraine, madame de Saint-Remy. Mais toi seule, Marthe, prendras soin de son enfance. Tu lui apprendras ce que tu sais, à lire, à écrire et dans toutes ses prières tu lui feras répéter le nom de sa mère afin que celle-ci, au ciel, entende chaque jour la voix de son enfant.

Quelques années plus tard la fille de madame de Saint Remy devint abb esse du couvent de Chaillot, et la jeune de Fulda qui y était entrée en pension fut par elle rendue à son oncle. La gouvernante eut beau crier ; on la traita de vieille radoteuse. Elle comprit enfin que, pour écarter d'Emmeline le danger qu'elle redoutait, ce qu'elle avait de plus sage à faire était de veiller sur elle en silence et sans avoir l'air de se douter de rien.

La santé d'Emmeline s'étant altérée, elle ne la quitta plus ni de jour ni de nuit. Sa tendresse s'accrut avec ses alarmes. L'apprention du médecin Ratiboule confirma enfin ses soupçons, et lorsque celui-ci, qui était parvenu à l'écarter pour un instant, lui dit à son retour : " Votre maîtresse, mademoiselle de Fulda, est morte," elle s'écria :

— Ah ! vous l'avez tuée !

Elle crut à un empoisonnement et le dénonça aussitôt. Ordre fut donné d'arrêter le médecin et de surseoir aux funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain, mais la pauvre femme n'avait pas prévu toutes les conséquences d'une instruction criminelle.

Tandis qu'elle se félicitait du sursis qui lui permettait de garder près d'elle, pendant quelques heures de plus, le corps de sa bien-aimée, ce corps si beau si pur, que le doigt de la mort n'avait osé flétrir, ce visage glacé, inanimé, mais toujours charmant, quo de moment en moment elle effleurait de ses lèvres... pendant ce temps les quatre chirurgiens nommés par d'Argenson se dirigeaient vers l'hôtel de Fulda.

On frappa à la porte de la chambre mortuaire. Elle essuya ses yeux et alla ouvrir. C'étaient eux.

— Madame, dit le docteur Hamel, mes confrères et moi, munis d'une autorisation de M. le lieutenant de police, nous venons prendre possession du corps, afin de procéder sans délai à l'autopsie.

— Grand Dieu ! s'écria la vieille femme, que dites-vous là ! Ouvrir le corps de ma petite ! Oh ! vous n'en ferez rien, mes bons messieurs... et c'est bien inutile. L'enfant n'ayant pas été malade, de quoi srait-elle morte si on ne l'avait pas empoisonnée ? Prenez plutôt toutes les fioles de remèdes qui sont là, cherchez-y le poison, mais dans son corps, messieurs, avec vos couteaux ? Oh ! non, non, jamais ! vous ne le ferez point, je ne le veux pas, moi.

— Que vous y consentiez ou non, vous n'arrêterez pas le cours de la justice, madame. A partir de cette heure le corps nous appartient.

— Non, vous dis-je, non, je vais réclamer à M. d'Argenson, au régent, au petit roi. Vous n'y toucherez pas.

Et, se jetant devant le lit, pour en interdire l'approche :

— Il n'est pas à vous ce corps ; il est à moi ; c'est ma fille !

Les quatre docteurs s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Voyons, madame, éloignez-vous, reprit l'un d'eux.

— Non, cria Marthe avec énergie, moi vivante, on ne portera pas la main sur elle.

— Ma chère dame, on vient ; évitez toute violence. Voici, je crois, M. le comte.

Une voiture venait de s'arrêter dans la cour et un bruit tumultueux de pas et de voix se faisait entendre.

— Ah ! c'est le comte ! fit Marthe. Il n'est donc pas à la Bastille ?... Mais non, messieurs, ce n'est pas lui.

Et en effet la porte, en s'ouvrant brusquement toute grande, livra passage à des inconnus. Le premier, un gentilhomme de bonne mine, — après un salut muet, — s'efforça pour faire place à quatre valets de haute taille, d'une livrée magnifique, et dit :

— Messieurs, au nom de M. le lieutenant général de police que je représente ici, je vais procéder à l'enlèvement du corps de mademoiselle Emmeline de Fulda.

— Comment, monsieur ! fit un médecin.

— Quo dites-vous ! s'écria un autre.

— Mais avez-vous là l'ordonnance ? exclama un troisième.

L'inconnu se tournant alors vers ses domestiques :

— Exécutez mes ordres.

— Monsieur ! réclama Marthe à son tour en s'élançant vers l'étranger ; mais celui-ci, l'accueillant dans ses bras, lui disait à l'oreille :

— Laissez-nous, nous la sauvons !

Et malgré les cris des docteurs, indignés, furieux, les valets prenaient dans leurs bras robustes la jeune fille.

Au bruit, des gens de l'hôtel accoururent des quatre coins de l'appartement, et de tous côtés l'inconnu et ses valets remontèrent des visages rébarbatifs et des bras menaçants.

Alors, tirant de sa poche un pistolet :

— Dehors, canaille ! cria-t-il. Place ! place ! " au nom de Cartouche !... "

Deux coups de feu tirés au hasard emplirent la chambre de fumée. Les docteurs se ployèrent en deux pour éviter les balles, et les valets passant par-dessus eux s'enfuirent en criant : Au meurtre ! à l'assassin !

Le nom de Cartouche avait produit sur eux son effet ordinaire et le Bourguignon put sans obstacle regagner l'équipage qui l'attendait dans la cour et y faire déposer mademoiselle de Fulda. La voiture attelée de deux excellents chevaux était une berline de voyage. Elle pouvait à l'intérieur contenir six personnes, deux valets derrière et sur le devant un domestique et le cocher.

Pour Bourguignon Cartouche, c'était une forteresse ambulante avec sa petite garnison.

La voiture put sortir aussi librement qu'elle était entrée ; il est vrai qu'il n'y eut point de temps de perdu et que le quartier, — ainsi que nous l'avons expliqué, — était peu peuplé.

Elle gagna les quais, passa le Pont-Royal, traversa le faubourg Saint Germain et gagna la route de Sèvres.

L'endroit était désert. Cartouche fit arrêter. Il ne voulait pas emmener tant de monde dans la retraite qu'il avait choisie pour la belle endormie. Il eût voulu plutôt en posséder seul le secret. Il fit descendre la livrée, le cocher excepté, et la congédia, puis continua son voyage.

Il avait dans le cocher autant de confiance qu'un bandit peut en avoir dans un individu de son espèce. Cet homme se nommait Balagny ; il était son lieutenant et avait fait avec lui de nombreuses campagnes. C'était lui qui présidait la veille au partage du butin dans la caverne du " Pistolet."

Après avoir roulé pendant vingt minutes environ, la berline s'arrêta devant une porte de jardin, percée dans une clôture élevée et surmontée de broussailles de fer. Cartouche descendit, s'assura du regard qu'il n'y avait personne dans le voisinage, puis ouvrit la porte du jardin.